

# CHASQUI



LE COURRIER DU PEROU

Année 3, numéro 6 Bulletin Culturel du Ministère des Relations Extérieures Février 2005



Enrique Polanco. *Danseuses avec des musiciens*. 2002. Huile sur toile. 120 x 100 cm.

PROJETS INTEGRATIONNISTES DE BOLIVAR / E. A. WESTPHALEN  
RIBEYRO, UN NOUVEAU REGARD / LES CATHEDRALES DE PUNO



---

# SIMON BOLIVAR: UN REGARD SUR SES PROJETS INTEGRATIONNISTES

---

Scarlett O'Phelan\*

---

La célébration récente du 180<sup>ème</sup> anniversaire de la victoire d'Ayacucho et de la convocation du Congrès Amphictyonique de Panama, nous invite à réviser les propositions intégrationnistes du Libérateur. Les rêves d'unité de la région continuent d'être valables et acquièrent une impulsion décisive au travers de l'éclairage historique de la Communauté Sud-américaine des Nations.

Simon Bolivar est né à Caracas le 24 juillet 1783, dans une période d'entre guerres. La guerre d'indépendance des colonies anglaises de l'Amérique du Nord venait de se terminer et l'explosion de la Révolution Française se rapprochait. A partir de ce moment là et dans le futur, les révolutions marqueront, d'une certaine manière, la direction de sa vie.

Trop vite veuf, Bolivar s'est dédié, à partir de 1804, à parcourir l'Europe aux côtés de son vieux maître, Simon Rodriguez. De fait, les deux hommes séjournèrent à Paris pendant le couronnement de Napoléon Bonaparte. Pendant son séjour européen, le jeune Bolivar fut rapidement conquis par le mouvement indépendantiste émanant d'Angleterre en faveur de la libération des colonies de l'Amérique espagnole, probablement en réponse à l'appui que l'Espagne avait donné ouvertement dans la lutte pour les colonies de l'Amérique du Nord, afin de se libérer du joug anglais. L'émancipation de l'Amérique espagnole se convertit ainsi en l'un des objectifs principaux de Bolivar, pour lequel il ne se limita pas à promouvoir la lutte armée sinon à élaborer un projet politique des nations unifiées, connu sous le nom de la Grande Colombie.

## LE PROJET DE LA GRANDE COLOMBIE

L'idée de grands blocs politiques formés à partir des Etats naissants d'Amérique Latine fut plantée par quelques idéologues de l'Indépendance comme Francisco de Miranda. En accord avec Miranda, en 1808 – en pleine invasion napoléonienne dans la péninsule ibérique et pendant la formation d'assemblées de l'exécutif pour gouverner au nom de Fernando VII – il fut recommandé d'établir en Amérique, quatre gouvernements distincts: 1) le Mexique et le Guatemala ; 2) Santa Fe, Caracas et Quito ; 3) le Pérou et le Chili ; 4) Buenos Aires et Tucumán. Les critères selon lesquels ces blocs se sont structurés ne sont pas clairs, mais il faut admettre que s'il y avait bien des points communs entre Santa Fe et Caracas, un Etat de cour andine comme Quito partageait peu de choses avec les deux autres en termes géographiques, linguistiques et ethniques.



Simón Bolívar. José Gil de Castro (1785 - 1841)

Bolivar sauva du projet de Miranda le second bloc constitué par Santa Fe, Caracas et Quito pour donner corps à ce qui deviendra sa proposition de l'espace territorial de la Grande Colombie, qui, comme on peut l'observer, vint à se caser dans le territoire du vice-royaume de la Nouvelle Grenade établi en 1739. Ainsi, dans une lettre remise au Général Santiago Nariño en 1813, Bolivar y exprimait « ... le devoir de faire un corps de nation avec la Nouvelle Grenade. Ceci constitue maintenant le vote des vénézuéliens et des grenadiens et à la sollicitude de cette union si intéressante pour les deux régions, les valeureux enfants de la Nouvelle Grenade sont venus libérer le Venezuela ». Même dans sa

fameuse lettre de Jamaïque, écrite deux années après, il ratifiait la nécessité d'un gouvernement commun à la Nouvelle Grenade, Venezuela et Quito, articulé en un seul Etat, sous le nom de Colombie.

Bolivar pensait à la constitution d'un Etat de grande envergure, la Grande Colombie, tout en calculant que celui-ci ne soit pas trop étendu pour finir par devenir ingouvernable. A son avis, le centre (la capitale) ne pouvait être extrêmement distante des extrémités. De plus, il était d'avis que si le territoire de l'Amérique Espagnole se fragmentait en petits Etats, ceux-ci deviendraient vulnérables et facilement dominés par les puissances étrangères. D'un autre côté, un grand Etat, était en condition d'imposer le

respect et de développer une meilleure capacité négociatrice.

Les idées de Miranda d'abord et de Bolivar ensuite, et les exposés des vénézuéliens, grenadiens et quiténiens au congrès d'Angostura de 1819 et de Cúcuta en 1821, furent clés dans l'apparition du bloc politique de la Grande Colombie, avec la concrétisation de l'union du Venezuela, de la Nouvelle Grenade et de Quito et l'annexion postérieure de Panamá en 1821. Ce bloc politique de pays eut une durée de vie de onze années, concrètement entre 1819 et 1830. On a affirmé que l'Etat Grand-colombien naquit sur des bases précaires et que s'il a continué à fonctionner pendant onze années, ce fut fondamentalement grâce à la volonté de fer de Simon Bolivar. C'est ainsi qu'en 1829, une année avant l'effondrement du nouvel Etat, Bolivar a écrit au Général O'Really : « Nous savons tous que la Nouvelle Grenade et le Venezuela existent liés uniquement par mon autorité, laquelle pourrait venir à manquer maintenant ou plus tard quand la Providence ou les hommes le décideront ».

Cependant et face à ces peurs, il est certain que la Grande Colombie est apparue, dans les années proches de l'Indépendance, comme le pouvoir politique le plus important en Amérique du Sud. Il est incontestable que son articulation régionale lui a procuré une abondance de ressources naturelles. Le Venezuela se présentait comme le territoire de grandes propriétés et de riches élevages; la Nouvelle Grenade constituait la zone minière par excellence avec un mouvement industriel et commercial fluide; Quito était la région agro-exportatrice de cacao dédiée également à la manufacture du textile. La conjonction de ces ressources offrait une base économique qui, bien administrée, pouvait se convertir en une région d'influence continentale puissante.

Mais, ce seront deux facteurs externes – le régionalisme et la division patronnés par les « caudillos » – qui provoqueront la détérioration et l'éventuel démembrement de la Grande Colombie.

Comme Bolivar l'avait prévu, il était important que la capitale du nouvel Etat fut située en un point équidistant du reste du territoire. C'est ainsi que





La signature de la capitulation d'Ayacucho. Daniel Hernández ( 1856-1932 ). Musée de la Banque Centrale de Réserve, Lima.

Bogota fut choisie. Mais par cette décision, le Venezuela, d'où avait surgi le projet, devenait un lieu périphérique par rapport au centre. D'un autre côté, assumant le caractère intégrationniste du projet, Bolivar a mis à Bogota, centre des décisions, le général colombien Francisco de Paula Santander comme Vice-Président, pendant que lui commençait sa campagne militaire jusqu'au sud, pour sceller l'indépendance de l'Amérique avec la libération du Vice-Royaume du Pérou.

Des leaders vénézuéliens, comme le « caudillo llanero » José Antonio Paéz, ressentirent profondément leur position subalterne face à Santander, au point de provoquer, en 1826, un affrontement entre vénézuéliens et grenadiens. Le projet de la Grande Colombie était occupé à démontrer qu'il avait de sérieuses fissures.

#### LE CONGRES AMPHICTYONIQUE DE PANAMA

Pendant la campagne d'Ayacucho en 1824, Bolivar était resté à Lima, traçant les plans d'un nouveau projet intégrationniste. Cette fois il s'agissait d'un système d'alliance permanente et de coopération mutuelle entre les nations hispano-américaines. Avec une telle intention, il convoqua un congrès international qui réunit les nations nouvellement émancipées. Il fixa comme point de rencontre l'isthme de Panama, pour sa situation stratégique entre l'Amérique du nord et du sud et pour l'antécédent de la ligue amphictyonique des villes grecques, habituées à se réunir à l'isthme de Corinthe. Il ne faut pas oublier que Bolivar fut un lecteur assidu de la littérature classique.

Dans le but de préparer le terrain pour cette rencontre, Bolivar envoya de Colombie des missions diplomatiques au Mexique, Pérou et au Cono Sud. En 1823, poursuivant cette politique, des traités d'alliance se firmèrent entre

la Colombie, Mexique, Pérou, Chili et l'Argentine. Finalement, le 7 décembre 1824 avec l'appui de son Ministre Général, le péruvien José Faustino Sánchez Carrión, le Libérateur expédia formellement des invitations aux gouvernements du Mexique et d'Amérique Centrale, Chili, Pérou et Argentine les invitant à envoyer leurs représentants à un congrès qui se réunirait au Panama aux débuts de 1826. On peut observer que parmi les pays invités ni le Brésil, ni les Etats-Unis, ni Haïti ne furent inclus.

na à ne pas étendre l'invitation jusqu'à Haïti. ( Il vaut la peine de se souvenir que Bolivar avait directement souffert des menaces et des excès de son général mulâtre Manuel Piar ). Eventuellement et sur l'insistance du Vice-Président Santander - assisté par son secrétaire des Relations Extérieures, le vénézuélien Pedro Gual – des invitations furent quand même envoyées aux gouvernements des Etats-Unis et du Brésil, mais pas à celui d'Haïti.

Le Congrès de Panama entama seulement ses sessions le 22 juin 1826,

**«Pendant la campagne d'Ayacucho, en 1824, Bolivar était resté à Lima, traçant les plans d'un nouveau projet intégrationniste. Cette fois, il s'agissait d'un système d'alliance permanente et de coopération mutuelle entre les nations hispano-américaines. Avec une telle intention, il convoqua un congrès international qui réunissait les nations nouvellement émancipées. Il fixa comme point de rencontre l'isthme de Panama, pour sa situation stratégique entre l'Amérique du nord et du sud et pour l'antécédent de la ligue amphictyonique des villes grecques, habituées à se réunir à l'isthme de Corinthe. Il ne faut pas oublier que Bolivar fut un lecteur assidu de la littérature classique»**

Ceci donne, pour le moins, l'impression que le projet intégrationniste de Bolivar incorporait exclusivement les nouvelles nations qui parlaient l'espagnol. De plus, l'exclusion des Etats-Unis peut être l'indice d'une certaine méfiance envers le puissant voisin du nord, à laquelle s'ajoute la rivalité politique et commerciale que les nord-américains maintenaient avec leurs pairs britanniques, ces derniers alliés de Bolivar. Probablement la peur face à la dénommée dès lors «pardocratie» ame-

avec les délégations du Mexique, Amérique Centrale, Colombie et Pérou. Pour l'une ou l'autre raison, le Brésil, l'Argentine et le Chili renoncèrent à envoyer des représentants. Le Brésil probablement se sentait offensé de n'avoir pas été invité depuis le début, tandis que l'Argentine et le Chili, se sentaient probablement plus proches de Saint-Martin, qui avait émancipé les deux pays. Les Etats-Unis mandatèrent deux représentants, l'un mourut pendant le trajet et l'autre arriva

beaucoup trop tard. Bien que pendant les sessions, des traités d'alliance se brassèrent et quelques alliances se formulèrent, le 15 juillet les activités furent suspendues avec la proposition de les reprendre à un moment plus propice à Tacubaya – aux alentours de la ville de Mexico – ce qui n'arriva jamais.

Lamentablement, les résultats du Congrès de Panama furent décourageants, bien que la proposition de la convocation fut un reflet de l'importance que Bolivar donnait à un agenda intégrationniste pour que l'avenir des pays hispano-américains récemment indépendants s'avère prometteur.

Néanmoins, son labeur pour une politique intégrationniste ne diminua pas malgré ces résultats. A cette période, Bolivar avait en tête un nouveau projet : la Confédération des Andes, qui unirait les territoires des pays que son armée avait libérés, de Cumaná jusqu'à Chuquisaca. Cette proposition ne va pas germer. La chute de la Grande Colombie fut un coup dur pour le Libérateur, qui commença à se questionner sur la maturité de l'Amérique libérée pour s'engager dans un projet à caractère intégrationniste. Sa vie va s'aveugler peu après, le 17 décembre 1830. Sa mort étant proche, Bolivar rédigea une proclamation finale dans laquelle il se dirigeait aux peuples de Colombie pour leur demander de «travailler pour le bien inestimable de l'unité». ●

\* Professeur Associée. Pontife Université Catholique du Pérou.

#### Bibliographie:

José Luis Busaniche. *Bolivar vu par ses contemporains*. Fond de la Culture Economique. Mexico. Troisième réimpression, 1995.

David Bushnell. *Simon Bolivar. L'homme de Caracas, projet de l'Amérique*. Editorial Biblos. Buenos Aires, 2002.

Josefina Zoreida Vásquez ( coordinatrice ). *La naissance des nations iberico-américaines*. Fondation Mafpre Tavera. Madrid, 2002.

José Carlos Chiaramonte. *Nation et Etat en Ibero-amérique. Le langage politique au temps des indépendances*. Editorial Sud-américain. Buenos Aires, 2004.

#### Voir aussi :

Timothy Anna. *La chute du gouvernement espagnol au Pérou*. Institut des Etudes Péruviennes, Lima, 2003, 322 pp.

Scarlet O' Phelan Godoy (compilation) *L'indépendance du Pérou. Des Bourbons à Bolivar*. Institut Riva Agüero/PUCP. Lima 3001, 542 pp.

Cristóbal Aljovin de Losada. *Chefs et Constitutions. Pérou : 1821-1845*. FCE/ Institut Agüero /PUCP. Lima, 2000. 354 pp.

Gustavo Montoya. *L'Indépendance du Pérou et le fantasme de la révolution*. Collection Mínima. IEP/ IFEA. Lima, 2002. 198 pp.







## EMILIO ADOLFO WESTPHALEN / POESIE

HEDEJADODESCANSAR

He dejado descansar tristemente mi cabeza  
En esta sombra que cae del ruido de tus pasos  
Vuelta a la otra margen  
Grandiosa como la noche para negarte  
He dejado mis albas y los árboles arraigados  
en mi garganta  
He dejado hasta la estrella que corría entre mis  
huesos  
He abandonado mi cuerpo  
Como el naufragio abandona las barcas  
O como la memoria al bajar las mareas  
Algunos ojos extraños sobre las playas  
He abandonado mi cuerpo  
Como un guante para dejar la mano libre  
Si hay que estrechar la gozosa pulpa de una  
estrella  
No me oyes más leve que las hojas  
Porque me he librado de todas las ramas  
Y ni el aire me encadena  
Ni las aguas pueden contra mi sino  
No me oyes venir más fuerte que la noche  
Y las puertas que no resisten a mi soplo  
Y las ciudades que callan para que no  
las aperciba  
Y el bosque que se abre como una mañana  
Que quiere estrechar al mundo entre sus brazos  
Bella ave que has de caer en el paraíso  
Ya los telones han caído sobre tu huida  
Ya mis brazos han cerrado las murallas  
Y las ramas inclinado para pedirte el paso  
Corza frágil teme la tierra  
Teme el ruido de tus pasos sobre mi pecho  
Ya los cercos están enlazados  
Ya tu frente ha de caer bajo el peso de mi ansia  
Ya tus ojos han de cerrarse sobre los míos  
Y tu dulzura brotarte como cuernos nuevos  
Y tu bondad extenderse como la sombra que me  
rodea  
Mi cabeza he dejado rodar  
Mi corazón he dejado caer  
Ya nada me queda para estar más seguro de al  
canzarte  
Porque llevas prisa y tiembles como la noche  
La otra margen acaso no he de alcanzar  
Ya no tengo manos que se cojan  
De lo que está acordado para el perecimiento  
Ni pies que pesen sobre tanto olvido  
De huesos muertos y flores muertas  
La otra margen acaso no he de alcanzar  
Si ya hemos leído la última hoja  
Y la música ha empezado a trenzar la luz en que  
has de caer  
Y los ríos no te cierran el camino  
Y las flores te llaman con mi voz  
Rosa grande ya es hora de detenerte  
El estío suena como un deshielo por los corazones  
Y las alboradas tiemblan como los árboles al  
despertarse  
Las salidas están guardadas  
Rosa grande ¿no has de caer?

E.A. Westphalen ( Lima, 1911-2001) est considéré comme l'uns des poètes les plus importants de l'Amérique espagnole. Il fut aussi un promoteur culturel notable et un directeur de revues mémorables *Les Violettes* et *Amaru*. Ce poème appartient à son livre *Abolition de la mort* (1935).

## SUR LA POESIE

Paroles médullaires de E.a. Westphalen compilées en une publication indispensable\*

«Ce n'est pas un secret, que l'accès à la Poésie n'est pas un événement banal ou obligatoire dans la vie courante. Beaucoup de gens (j'ai peur de dire la majorité) passent leur vie de manière médiocre ou angoissée sans avoir la moindre idée que circulent – quasi clandestinement – des objets rares construits avec des paroles – lesquels (des fois) donnent un son doux ou aigre mais qui nous mêlent et nous transportent dans une autre sphère de l'existence – en général exaltée et quasi toujours intraduisible dans d'autres termes du langage ou d'autres activités diverses de notre esprit.

Comment arrive-t-on à cet état que nous pourrions qualifier de tendrement délirant? Le phénomène de l'initiation poétique n'a jamais été (à mon avis) éclairci. Je pressens que les voies qui conduisent à la révélation primitive – au premier contact – par des chemins obscurs et imprévus – sont innombrables et variées. Ce qui est certain c'est que celui qui a ouvert les yeux et les oreilles à la perception du chant d'une nymphe ou d'une sirène pourra difficilement se défaire de la nostalgie de se sentir nouvellement capté par elle.

Je ne sais pas si aux naïfs et aux voyants – la Poésie transforme la vie. Nous nous soumettons à elle – sans défense – bien que peu de fois plus d'un indice trompeur nous parvient d'une voix peut-être entendue - ou plus probablement – timidement pressentie. Nous ne possédons pas un système ou un rituel – pénible ou inspiré – qui nous assure l'invocation – qui fait que la Poésie réponde à un appel déchirant ou prudent.

Même si cela nous arrive par hasard – nous ne saurons jamais si elle nous accorde un présent immérité – le talent si rapidement octroyé combien de fois aboli. De ce qui fut manifesté avant on pourrait de manière obscure déduire que la Poésie – non seulement est incertaine – variable – sinon également trompeuse – la plupart des fois décevante.

Une autre conséquence est l'admission qu'il n'existe pas de systèmes d'approche établis et sûrs – que les efforts pour établir des règles et inventer des méthodes de captage sont chimériques. Une réussite – inespérée et jamais exempte de doute – ne garantit pas la possibilité de la répétition.

Le poète doit s'offrir à la Poésie aussi dépouillé de tout préjugé ou d'art rhétorique, comme la première fois qu'il eût le bonheur inestimable de créer une voix attrayante et décevante qui s'était dirigée vers lui. Le poète se désabusera irrémédiablement s'il prétend tendre un piège ou un artifice – naïfs ou savants – qui lui assure l'octroi de la grâce.

On me réfutera que quotidiennement les poèmes proposés sont inracontables – que malgré la prudence de la Poésie nous nous voyons écrasés inlassablement par de fausses prétentions et des nouveautés discordantes – ou (même pire) par des répétitions déformées de quelques réussites apparentes que des experts autoconsacrés nous communiquent comme des normes fixes et intangibles.

En vérité – pour nous servir d'une comparaison banale – les pierres que nous appelons précieuses acquièrent cette qualité pour leur rareté ou leur extravagance et une telle qualité est – plus ou moins – acceptée et reconnue. L'appréciation des poèmes – en échange – varie toujours en fonction des époques – des circonstances de la vie dans lesquelles nous les entendons – du tempérament et de la sensibilité des personnes. Par conséquent – ni le degré d'estimation ni la sécurité de l'extase et de l'enchantement ne persiste.

Ceci surprendra – une fois admise une certaine vérité dans les aspects soulignés du phénomène poétique – que beaucoup d'entre nous sommes de fidèles dévôts de l'implacable divinité – tout en elle est attraction et mirage – et que malgré les affronts continuels cela ne fatigue pas ni n'agace ceux qui lui rendent hommage et qui se soumettent à elle avec ferveur.

Ses attraites sont d'autant plus appréciés qu'ils sont peu accessibles. Le poème – comme la beauté – est quasi invariablement l'inespéré – nous n'avons jamais trouvé suspect qu'il puisse exister – le don retombe sur ceux qui s'efforcent le moins à le recevoir.

Il est même plus troublant et déconcertant de découvrir des cas exceptionnels – voir que la Poésie – obéissant à son caprice et à sa liberté – s'attache à certaines voix et persuade de cette manière que des sons propres à Orfée et des êtres célestes ou terriblement démoniaques s'écoulent sur cette terre.

De tous temps, les manifestations d'euphorie de la Déesse Poésie ont été sobres. Cependant – un heureux hasard a déterminé que cette année nous commémorons les anniversaires de ses deux plus grands et inégalables protégés et favorisés : le Saint de Yepes et le jeune rebelle qui ne toucha la terre qu'avec ses sandales de feu et de tourmente. Saint-Jean écrivait sa demi-douzaine de chants inmarcescibles il y a plus de quatre siècles – quand Rimbaud mourut à Marseille - cela fait près de cent ans – aux environs de vingt s'étaient arraché le manteau du poète et du voyant.

Sans doute, ce que la poésie raconte à travers de tels intermédiaires, c'est qu'elle continue à être plus vivante et actuelle que la plus grande partie de ce qui fut produit pendant ce siècle.

Cette eau continue à être fraîche – nous remue – nous renforce – nous perturbe. Toutefois, l'or dans lequel les pierres précieuses sont certies ne s'est spirituellement pas dilué qu'eux-mêmes ont recueillies et choisies.

Je ne vais pas oser individualiser mon hommage à d'aussi illustres représentants de l'inspiration – humaine et divine. Il y a peu à ajouter ( et plus que discutable ) pour situer à l'intérieur de notre sensibilité ceux à qui la gloire littéraire fut indifférente ou autre et pour qui dans « la révélation » tout ce qui est transmissible de l'inanité et de la transcendance humaines s'enferme »( *Extrait du discours inaugural lu à l'Université de Salamanque, motivé par la Semaine de la Poésie Latino-américaine, 1991* ) ●

\*Emilio Adolfo Westphalen. *Poesie complète et essais choisis*. Edition à charge de Marco Martos. Fonds Editorial de la Pontife Université Catholique de Lima, 2004, 719 pp.

# JULIO RAMÓN RIBEYRO

## LA DECEPTION QU'IL DENONCE

— Víctor Vich\* —

Une approche de l'écriture du grand conteur péruvien (Lima 1929-1994) à propos d'une nouvelle édition anthologique de son œuvre \*\*, pour laquelle il a reçu le Prix Juan Rulfo l'année de sa mort.

Dans son labeur constant à construire des oppositions, la critique littéraire péruvienne a souligné un antagonisme radical entre les écrivains régionalistes du début du 20<sup>ème</sup> siècle et ceux du milieu des années cinquante qui commencèrent à conter de nouvelles histoires et à représenter les personnages à l'intérieur d'un milieu urbain plus « universel » et plus « cosmopolite ».

C'est à dire que face à l'intérêt narratif que, l'option indigéniste a développé dans sa tentative de construire un sujet national – l'indien – capable de symboliser une nouvelle – et sûrement défiante – dimension de la société péruvienne, on dit que les écrivains des années cinquante sont les représentants d'un moment de rupture (esthétique, idéologique) qui non seulement se limita à proposer de véritables innovations formelles – je fais référence aux *nouvelles formes de conter* – sinon qui tenta de construire une nouvelle vision qui témoignerait de l'hétérogénéité complexe qui commençait à apparaître dans la société péruvienne comme conséquence des changements modernisateurs.

Il ne s'agit pas cependant, d'interpréter un tel procédé littéraire à travers des paradigmes « évolutionnistes » qui, en plus d'un biais ethnocentriste, sont finalement des échappatoires à l'histoire, synthèse fondamentale qui rend possible toute création. En effet, les deux propositions narratives – *l'indigénisme* et *la narration des années cinquante* – obéissent à des moments spécifiques de l'histoire péruvienne et doivent s'entendre à travers de tels conditionnements.

Pour Efrain Kristal par exemple, l'opposition entre l'un et l'autre courant est très relative parce que la narration urbaine dépend au Pérou, en bonne partie, du devenir historique du monde rural – la migration vers les villes – et garde pour autant de multiples connexions avec l'autre tradition.

Nous pouvons dire que l'œuvre de Julio Ramón Ribeyro représente fort bien toute cette problématique historique et littéraire. Ses contes, nouvelles, œuvres de théâtre, essais et réflexions personnelles « témoignent d'une conscience aigüe du changement historique au Pérou » (Higgins) et se dédient à explorer, avec une maîtrise singulière, la problématique de la constitution du sujet dans une société aussi stratifiée que la nôtre. Il s'agit de la représentation

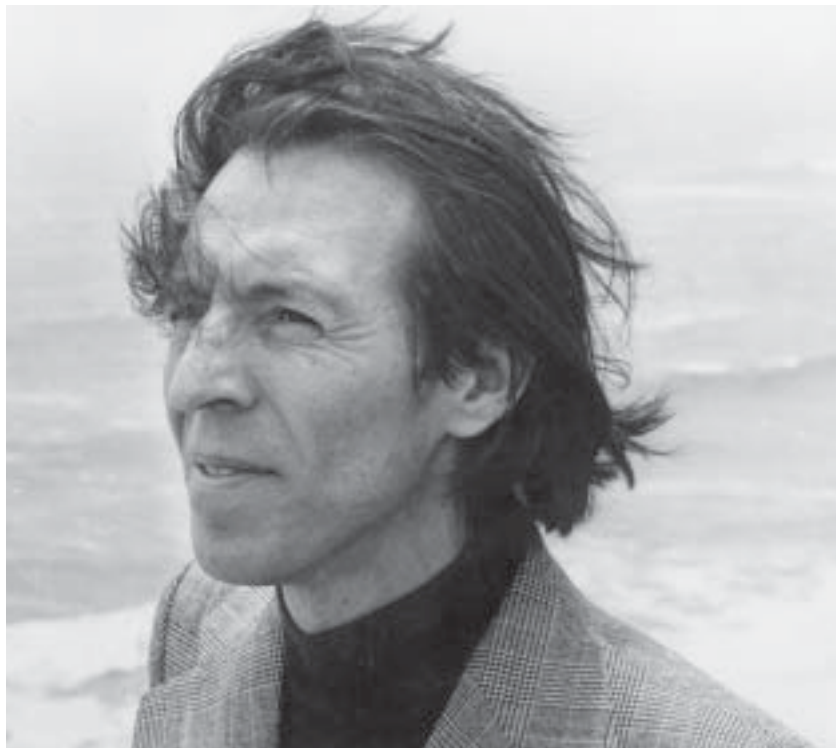


Photo : archives Caretas.

d'une société qui se « modernise sans se démocratiser » (Ortega) en explorant le champ social mais avec la particularité remarquable de le faire à l'intérieur des pratiques résistantes qui demeurent dans la subjectivité.

En d'autres mots: plus en profondeur que les transformations visibles que la société péruvienne a expérimentées dans les cinquante dernières années, une bonne part du projet narrateur de Julio Ramón Ribeyro consista à ne pas arrêter d'insister sur la représentation de « constantes humaines » qui continuaient à être présentes dans l'espace social et qui construisaient la socialisation des individus au Pérou.

Dans ce sens, l'œuvre de Ribeyro acquiert une importance inusuelle puisqu'elle représente un point de chute face à l'enthousiasme de quelques discours empreints de l'idéologie du « progrès » dans la modernité. Ses contes focalisent toujours la dynamique des exclus et ainsi se proposent de reconstruire le côté matériel, mais souvent non dit, de la modernisation sociale ce qui veut dire, de l'inégalité et de la violence. Ribeyro affirma qu'au Pérou le procédé modernisateur n'a réussi qu'à créer des distances sociales et s'est seulement imposé superficiellement. Pour lui, d'une certaine manière dans toute son œuvre l'exercice du pouvoir est une représentation constante qui se trouve directement en relation avec les hiérarchisations raciales et les

inégalités économiques, ceci correspond à la stratification raciale et sociale existante dans le pays.

Pour cela nous devons dire que l'objectif narratif de Julio Ramón Ribeyro consistait à observer simultanément le collectif et l'individuel de la société péruvienne à partir d'un ensemble d'histoires dédiées à montrer les conditionnements des sujets et pour cela les limites d'un véritable changement social. Nous pourrions quasi dire que pour Ribeyro le collectif est individualisé et que l'individuel paraît être, en même temps, une métaphore plus forte des problèmes sociaux très complexes.

Sans doute, il y a à souligner que son œuvre ne se limite pas à la pure représentation de ses référents nationaux et qu'elle implique en plus un ensemble de questions qui se retrouvent articulées dans des problématiques plus universelles. Là ses thèmes sont l'aliénation du sujet à l'intérieur d'une société chaque fois plus impersonnelle, la domestication de l'individu à partir des relations sociales d'où la liberté est un phantasme et la chosification palatine des êtres humains à partir d'une vie de routine qu'exacerbe le manque de sens.

Dans cette voie, on a dit que l'œuvre de Ribeyro est essentiellement pessimiste et que sa vision du monde souligne l'impossibilité de toute compréhension absolue du monde et

est destinée à constater la carence d'un sens transcendantal qui soutient une position plus reconnue de la vie. Il s'agit d'une affirmation polémique mais que je crois finalement partielle. A mon avis, toute l'œuvre de Ribeyro se meut à contrepoint entre la dénonciation indignée des conditions sociales injustes et la recherche anxieuse de réponses à certaines investigations philosophiques sur la possibilité d'interpréter le monde correctement. C'est dire, la dénonciation chemine accompagnée d'un ensemble de doutes métaphysiques mais pas de ce qui fut dénoncé antérieurement sinon plutôt d'autres questions qui finissent par le conduire jusqu'à ce que Higgins appelle, avec beaucoup de subtilité, un « scepticisme serein ».

Du point de vue stylistique, la prose de Ribeyro est extrêmement austère, au point que quelques critiques l'ont qualifiée d'« écriture neutre » (Ortega), c'est dire, une écriture qui a essayé de gommer toutes ses marques de style personnel et qui a voulu s'élaborer à partir de la construction d'un franc-parler très précis. De là aussi sa prédilection pour des genres courts et sa qualification, par Elmore, d'« écrivain latéral ». Bien que Ribeyro ait écrit trois romans, à des moments différents j'ai souligné qu'il n'en était pas content et qu'il sentait toujours plus à l'aise avec les formes moins canoniques de la tradition littéraire occidentale.

Je pense qu'un auteur avec les caractéristiques de Ribeyro nous aide doublement. D'un côté, il nous confronte à nos propres images les plus compliquées et, dans ce sens, il nous oblige à prendre une position sur le pays et sur les autres. D'un autre côté, face à l'irréparable sentiment de solitude et d'échec que nous sentons souvent dans la vie, son œuvre nous réconcilie avec le monde et aussi, avec la littérature qui se transforme, une autre fois, en un authentique discours de sens, ce qui veut dire, de profonde communication et de compagnie. ●

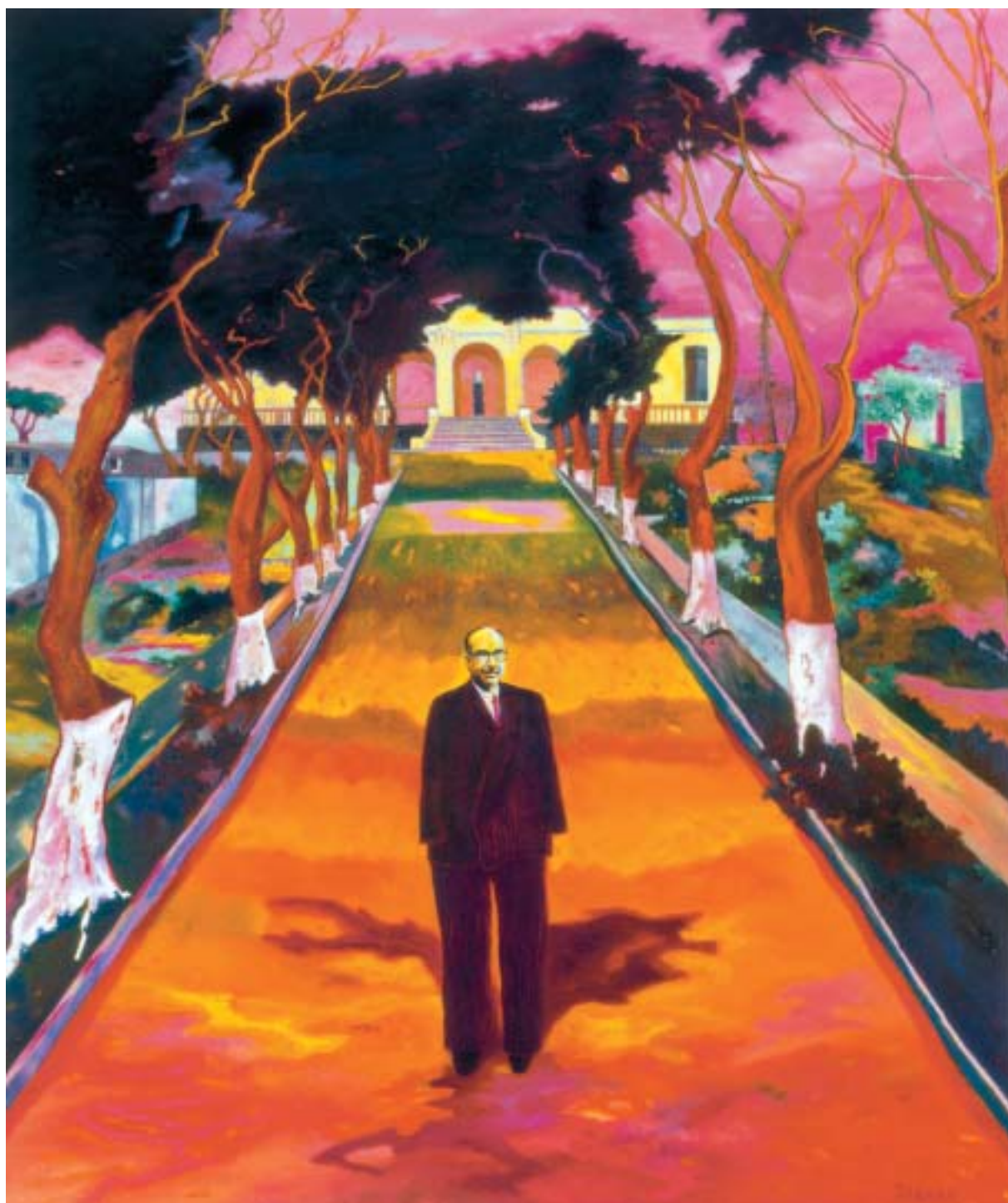
\* Université Pontive Catholique du Pérou/ Institut des Etudes Péruviennes (IEP).

\*\* Julio Ramón Ribeyro, *Contes et essais*. Edition de Víctor Vich. Fonds Editorial PUCP, Lima, 2004, 663 pp.  
Voir aussi : J.R. Ribeyro, *Anthologie personnelle*. Fonds de Culture Economique, Lima, 2002 et *La parole du muet (anthologie)*. C. Milla Batres, Lima, 2004, 219 pp.



# ENRIQUE POLANCO OU L

Une rétrospective d'Enrique Polanco, né à Lima en 1953, a permis d'apprécier à sa juste valeur le travail de la vision de l'artiste. Dans ces pages, voici deux textes



Martin Adán. 2003-2004. Huile sur toile. 180 x 150 cm. Collection de l'artiste.

LIMA DE MES AMOURS ET DE MES HAINES, QUI CHANTERA TA LAIDEUR VISIBLE, TA BEAUTE SECRETE !  
Julio Ramón Ribeyro

**C**eil de chat, œil d'oiseau, œil de poète. Regard infrarouge qui découvre ce qui est caché sous la réalité banale. Le précieux. Et il ne le découvre pas seulement mais il le rachète et le transforme. Ainsi Polanco dans ces peintures sur la vieille Lima – Barrios Altos, Rimac – ses coins, ses maisons et surtout ses toits et terrasses, nous sort de la routine, de ce qu'elle nous empêche de voir et nous révèle des images enterrées de notre enfance. Et nous apprend quelque chose de plus : ce qui différencie l'une de l'autre c'est la forme de comment les volumes se distribuent dans l'espace.

Ceil de chat, œil d'oiseau : les terrasses. Qui n'a pas, dans son enfance, joué sur une terrasse ou ne l'a distraitemment épiée du haut d'un édifice ? Vieilles terrasses, ville qui se superpose à la ville, avec ses réverbères, fenêtres, « teatinas », rampes, « cubiculos » et miradors, territoires oubliés, zone frontière d'où la ville entame directement ses négociations avec le cosmos.

Ceil de poète : cela ne servirait à rien que Polanco voit ce que nous voyons pas ou voyons mal, si ce ne fut parce qu'en même temps il nous le fait découvrir sans le transformer. En quoi ? En ce que sont ses peintures : quelque chose qui existe dans la réalité mais qui n'est pas la réalité. Nous pouvons reconnaître cette réalité et chacun de ses éléments mais convertis en paysages de rêve ou aberrants, grâce à une perspective et une coloration inventées.

Des perspectives légèrement strabiques ou aberrantes qui modifient la loi de la géométrie ou de la gravitation. Mais par dessus tout des couleurs qui font de la plus petite composante



Eros et Tánatos. 2001. Huile sur toile. 190 x 150 cm. Collection particulière.



Marinier de retour au pays. 2001. Huile sur toile. 51 x 70,50 cm. Collection particulière.

du paysage – mur, fenêtre, balustrade – un prétexte pour une composition chromatique au caractère quasi musical. Et émouvante. Les cieus de Polanco, par exemple: rouges, verts, mauves, des cieus impossibles, mais chargés d'une intensité qui nous ébranle ou nous surprend.

Et toutes ces visions urbaines sont marquées avec le sceau d'une terrible solitude. On dirait qu'il s'agit d'une ville abandonnée, comme dans certaines peintures de Chirico. Où sont ses habitants ? Les uniques vestiges de leur présence sont les fenêtres illuminées. Et les seuls signes visibles qui les rappellent sont le mannequin d'un tailleur et l'image d'une tête de mort. Des symboles d'une ville rêveuse que chacun pourra interpréter à sa manière. (Septembre, 1994).

## LES COULEURS EBLOUISSANTES DE POLANCO

Antonio Cisneros

**A** partir de son œuvre plus connue, Enrique Polanco donnerait l'impression d'être le peintre du Cœur de Lima. Cependant, à mon avis, cet artiste notable a fini par inventer une autre ville. Une ville qui brille comme Lima, c'est vrai, mais dont les vrais contenus appartiennent à l'âme du peintre (et à toutes nos âmes désolées). Maître de la couleur, peu comme lui manient la palette avec un tel libre arbitre. Et personne comme lui ne se prend la tête dans ce monde d'éclatantes singularités pour s'en tirer brillamment, un grand artiste.

Le feu de signalisation passe au vert. Des milliers de bicyclettes foncent dans l'air de l'automne dans une grande avenue de Pékin. Ici est le cycliste Polanco, son blouson de coton capitonné et une casquette, qui roule vers l'Ecole des Beaux-Arts, où il a reçu une bourse du



# LA COULEUR DU REGARD

réalisé par ce remarquable artiste des 25 dernières années. Lima fait, depuis longtemps, partie essentielle des clés sur Polanco issus du catalogue de l'exposition\*



*Autoportrait à Callao. 2003-2004. Huile sur toile et collage. 150 x 200 cm. Collection de l'artiste.*

gouvernement chinois en 1984. Il a vécu trois ans en Chine. A célébrer les rythmes du dragon et l'énigme de la vie quotidienne.

S'il y a quelque chose qui retombe dans l'œuvre de Polanco c'est le silence. Un mirador de souche coloniale, une ruelle du vieux Territoire de Lima, les terrasses avec leurs « teatinas », des cinémas abandonnés, des vitrines éclairées avec quelque éclat à demi, les chemins côtiers qui longent la mer.

Tout est silence. Il n'y a ni vent ni animal, aucun humain qui serait témoin du son. L'air statique s'installe sans se bouger entre les ciels rouges ou jaunes.

Plus encore, le peintre détient dans son avoir (artistique, certainement) un bar, une discothèque et quelque sorte de parc d'attractions. Craintes que, d'une certaine manière, ils pourraient être un appel au vacarme. Impossible. Le bar est fermé (Dieu sait depuis quand), mais aussi la discothèque et le parc d'attractions n'est plus seulement qu'un Train Fantôme emprisonné pour toujours et solitaire.

Enrique Polanco est, avant tout, un peintre de l'univers urbain. Et il est à la moitié du chemin entre le mordant et la compassion, mais il est aussi le propriétaire d'une galerie de portraits de citoyens grotesques avec des reines de beauté sans charme, des travestis et des mariages de pacotilles. De plus, parfois de manière inévitable, il offre quelques étoffes et papiers qui se nourrissent de thèmes, plus que de formes, qui nous rappellent les trois années de son séjour chinois.

La ville de Polanco pourrait être prise, au premier regard, pour la ville de Lima, mais je crois qu'en même temps, et surtout, c'est un archétype métaphysique.

Un archétype de la désolation. Les thèmes sont, en apparence, les quartiers décrépits du vieux Lima. Et pourtant, toute cette architecture s'est construite dans quelque lieu de l'âme, impossible à figer dans le temps ou dans l'espace.

La ville de Polanco est vie. C'est, dans tous les cas, un scénario terrible et beau où il donne la rène de la liberté aux mystères.

Personne ne s'installe entre ces recoins et ces squares là. Le trône de la modeste reine de beauté, un sceptre et une couronne de papier doré, est vide. Vides aussi les locaux entrouverts sous les ombres de la nuit. Les seuls personnages sont une série de mannequins, un costume de squelette, quelque vierge, installés dans des vitrines pas chères, sur la voie publique ou derrière la vitrine opaque d'un musée. C'est le règne saisissant des mystères.

Le temps a produit de la poussière d'une certaine façon, tous ces visages que, avec fréquence, nous prenons l'habitude d'appeler vie. Pas le temps chronologique qui nous engloutit jour après jour. Ici il s'agit du temps ancien qui n'a jamais commencé ni fini. Et sans doute, le peintre rend à la ville (à la ville inventée) une existence (bien sûr une existence métaphysique) avec les usages du silence et de la douleur.

Sans abandonner ces silences spatiaux et la désolation constante, dans ses deux dernières expositions Polanco a introduit dans ses peintures, même de manière tangentielle, quelques personnages que j'ose appeler littéraires. Les artistes Victor Humareda et Van Gogh, le poète Martín Adán, les romanciers Malcom Lowry et Juan Rulfo ou, dans une évidente référence picturale, un fragment du *vaisseau des fous*. Sans doute, malgré ce défilé de personnages (comme j'ai dit tangentiels) il n'y a pas de sauts ou de changements brusques dans son œuvre. Tout continue à être prétexte pour une recherche chromatique perpétuelle. Le royaume splendide de la couleur. ●

\*Polanco. *Preuve anthologique* 1980-2004. Institut Culturel Péruvien Banque Nord-américaine Sud-américaine. Lima 2004. 106 pp. [www.ipcna.edu.pe](http://www.ipcna.edu.pe) L'exposition fut menée à bien l'an dernier à la Galerie Germán Kruger «Espantoso» de l'ICPNA à Miraflores, Lima.



# LA VALEUR DE LA «QUINUA»

La grande valeur alimentaire de cette graine des Andes éveille non seulement l'intérêt des chercheurs mais aussi l'imagination des chefs et des promoteurs de la cuisine dénommée «la nouvelle cuisine andine».

## CHENOPODIUM QUINOA

Fernando Cabieses

Selon les botanistes, la famille des quénopodiaceas, caractérisée par ses feuilles en forme de patte d'oie, produit une série d'épices amies du cuisinier: betterave sucrière, la betterave, la bette, l'épinard et «le paico», etc. Parmi elles, deux grains alimentaires à l'histoire très ancienne au Pérou: la quinoa (*chenopodium quinoa*) et la cañihua (*c. pallidicaule*).

À côté du maïs et de la pomme de terre, la quinoa constituait la base de l'alimentation végétale des péruviens préhispaniques. C'est un grain typique des Andes, appelé «hupa» dans la langue aymara et il existe diverses variétés qui reçoivent des noms spécifiques dans la langue quechua. Leur différence est basée sur la couleur, le temps de maturation et la zone géographique de production.

En accord avec les paléo-botanistes, la quinoa est originaire du lac Titicaca. De fait, les archéologues ont identifié le grain dans des tombes péruviennes qui datent de plus de deux mille ans. De plus amples vérifications nous indiquent que les incas ont fait avancer leur culture du nord de la Colombie jusqu'au sud du Chili, de telle manière que quand arriva Pizarro, la quinoa se cultivait dans toutes les Andes.

La quinoa est un grain au pouvoir nutritif élevé et comme produit agricole, d'un excellent rendement. Il est bien enraciné dans la civilisation andine et sa culture remplace ou s'alterne avec le maïs à plus de 3.000 mètres d'altitude au dessus du niveau de la mer. Du point de vue de la nutrition humaine, la quinoa contient une quantité appréciable d'«acides aminés». A ceci il faut ajouter que la quantité totale de protéines de la quinoa surpasse largement quelque autre céréale, avec des valeurs souvent supérieures à 20%.

Avec la quinoa on prépare des soupes, ragoûts, «tamales», pains, biscuits, sauces, pâtes, boissons, canapés, etc... Il existe de nombreux livres de cuisine bien informés qui donnent des recettes et des conseils pour utiliser efficacement et délicieusement cette graine si nutritive.

En plus du grain, la quinoa fournit des feuilles qui, quand elles sont tendres, sont comestibles crues ou cuites, en salades ou en ragoûts. A la différence de sa cousine la bette et de l'épinard, elle offre un contenu en acide oxalique et en nitrates très bas, c'est pour cela que sa consommation est nettement plus saine et sûre.

Le grain de quinoa contient dans sa coque des composants chimiques appelés les «saponines» qui lui donnent une saveur amère, c'est pour cette raison qu'il doit être traité après la récolte et avant d'être préparé en tant qu'aliment pour l'humain. Bien sûr que les généticiens ont tenté avec quelque succès d'obtenir des variétés de quinoa non amères; mais en fait, la quinoa contient des «saponines» non simplement pour une question de goût, mais parce que ces substances amères la protègent des insectes et des oiseaux,



Des champs de quinoa.



Un détail de la plante.

## DU BANQUET DES DIEUX

Hans Horkheimer

C'est le « riz péruvien », parfois appelé ainsi métaphoriquement. Ses grains, semblables à ceux du millet, sont fréquemment utilisés à des fins de forage, bien qu'avant et après la Conquête ils ont rempli un rôle considérable dans l'alimentation des indigènes des hautes régions des Andes. La quinoa et son parent la cañihua, se rencontrent souvent comme une plante de remplacement dans l'agriculture de rotation, Cook prit plusieurs de ces plantes pour de mauvaises herbes. Dans les hautes plaines des Andes du sud elles furent cultivées pour se substituer au maïs, qui pour des raisons climatiques n'ont pas pu mûrir.

A cause de la relative facilité de sa culture, de sa résistance au froid et de sa grande valeur alimentaire, la quinoa a attiré l'attention du secteur bromatologique dans les milieux nationaux et étrangers. La FAO est occupée à chercher depuis plusieurs années comment introduire la culture de cette plante des Andes dans d'autres pays et recommande la farine de quinoa comme un aliment précieux pour les enfants.

Les grains de quinoa furent rencontrés principalement au sud de la frontière actuelle entre le Pérou et le Chili. Ceci prouve, pour le moins ici, que l'utilisation de la quinoa fut aussi connue dans la région côtière. D'autres preuves de l'ancienneté de la culture de la quinoa se rencontrent dans les articles de quelques chroniqueurs et dans les reproductions des huacos. Les natifs en utilisaient les cendres pour faire un ingrédient (*llipta*) qui facilitait le plaisir de la coca et employaient de la même manière ces grains comme base de « la chicha de quinoa ». L. Soria Lenz se souvient d'une légende aymara selon laquelle le renard volait la quinoa des dieux dans un banquet. ●

Hans Horkheimer. *L'alimentation et l'obtention des aliments au Pérou préhispanique*. Institut National de la Culture. 2<sup>ème</sup> édition. Lima, 2004. 228 pp.

à qui, comme à la maîtresse de maison, la quinoa amère ne plaît pas.

Cependant, en suivant quelques méthodes domestiques ou industrielles faciles pour enlever l'amertume, on éliminera les «saponines» et en résultera un excellent produit pour l'alimentation humaine.

Il faut éviter le stockage prolongé de la quinoa non traitée parce que, en plus des «saponines», les grains contiennent une certaine quantité de graisse dont les composants chimiques sont peu stables, ce qui provoquerait leur raréfaction et produirait une odeur désagréable. De plus, ils ont une forte capacité de germination même en conditions défavorables, ce qui diminue leur qualité.

Malgré son excellence en tant qu'aliment pour les êtres humains et les animaux domestiques, la quinoa a perdu du terrain face au riz et au froment pendant la Conquête, une pente qui se fit plus prononcée pendant la première moitié de ce siècle. Il y a plusieurs raisons à cela depuis longtemps, il vaut la peine d'en énumérer quelques unes: son peu de prestige en tant qu'«aliment des indiens», sa présence dans certains rites religieux persécuteurs, la nécessité de la préparer pour enlever son amertume et quelques superstitions parmi lesquelles on mentionne qu'elle pourrait produire du parasitisme chez l'homme et chez les animaux domestiques. Cette erreur se base sur le fait que la triquinosis comme la cisticercosis produisent dans les muscles plusieurs lésions semblables à des grains de quinoa gonflés. Mais Eduardo Estrella dit qu'en Equateur les paysans surnomment la «quinoa» la cisticercosis des porcs.

Depuis la Conquête, la quinoa fut pendant longtemps un centre d'intérêt pour les botanistes qui tentèrent d'en étudier sa culture. Garcilaso parle des premiers essais (frustrés pour la majorité) pour introduire la quinoa en Europe. Rien de cela n'était connu jusqu'aux années de la Première Guerre Mondiale, quand en Tchécoslovaquie et dans le Canton de Saint-Galles en Suisse des cultures réussies se réalisèrent. Mais de nouveau, de l'intérêt elle passa à l'oubli.

Malgré tout, des études récentes et l'enthousiasme de grands leaders comme Plutarco Naranjo en Equateur, qui a donné à la quinoa une renommée en tant qu'aliment, octroyent à celle-ci un avenir commercial brillant. Aux Etats-Unis maintenant on peut la rencontrer non seulement dans des magasins d'alimentation naturelle mais dans les supermarchés et restaurants et elle n'est pas inconnue en Europe, en Australie et au Japon.

Ceci, avec le même avantage qui s'est passé pour la pomme de terre jaune et le maïs violet, le succès de la culture de la quinoa dépend beaucoup des heures-soleil et pourtant, ce n'est pas facile de la produire loin des Andes. ●

Fernando Cabieses. *Cent siècles de pains*. Ecole Professionnelle de Tourisme et d'Hôtellerie de l'Université San Martin de Porres. Lima, 1996, 2<sup>ème</sup> édition, 258 pp.



# DESCRIPTION ET CULTURE DE LA QUINUA

Ricardo Rivera Romero

La quinoa est une plante herbacée de cycle annuel appartenant à la famille des quenopodiaceas. Sa taille varie d'un à trois mètres selon les différentes variétés et écotypes. C'est une des cultures les plus répandues dans les pays de la zone andine comme la Bolivie, l'Equateur et le Pérou; mais c'est elle aussi qui a mérité la plus grande quantité d'études et d'investigations. Curieusement elle n'est connue seulement que sous ce nom.

Nous n'avons pas rencontré d'autres dénominations locales ou régionales plus ou moins diffusées.

La plante présente une tige dressée et des branches latérales de la même grandeur qui correspondent à des écotypes cultivés dans les vallées interandines.

Dans la zone de l'altiplano, en échange, la tige de la plante se détache sur de nombreuses branches latérales courtes. La forme des feuilles est très variée, avec des bords dentellés qui peuvent être prononcés ou légers. Sa coloration varie du vert pâle au vert foncé, allant vers le jaune, le rouge ou le pourpre selon l'état de maturité. Les racines s'étendent de 0,5 à plus de 2 mètres.

La quinoa possède une inflorescence nommée panicule, de forme glomérule et d'aspect lâche et compact. Elle peut atteindre les 0,70 m. La taille et la densité conditionnent en grande partie le rendement de la plante. Les fleurs sont petites et peuvent être hermaphrodites ou femelles, ce qui permet une grande variation sexuelle selon les différents écotypes et les variétés.

Le fruit de la quinoa est un petit akène et présente différentes colorations. Il a une écorce externe rugueuse et sèche qui se détache dans l'eau chaude ou bouillante. C'est dans cette dernière que s'accumule la substance amère dénommée «saponine», dont le degré d'âcreté varie selon les types de quinoa. Il faut ajouter qu'au Pérou il existe environ 13 variétés.

La quinoa se cultive sous irrigation dans les vallées interandines – Urubamba et Cusco – et sous culture sèche dans les parties élevées de la vallée de Mantaro et dans les vallées d'Ayacucho et d'Ancash. Dans la zone de l'Altiplano les cultures sèches doivent supporter des conditions très sévères de basses températures et de vents violents. Certains écotypes s'adaptent bien à ces inclémences.

Du fait qu'elle possède des grains très petits, la quinoa nécessite des sols bien préparés et nivelés, avec une humidité adéquate. Dans les surfaces de cultures



Guamán Poma (1615)

sèches il est nécessaire de sillonner et de semer le même jour pour garantir la germination. Dans les semailles, qui dépendent des variétés, on peut utiliser jusqu'à 4 kilos de semences par hectare.

Le rendement moyen dans les plantations traditionnelles est de 800 à 1000 kg/ha. Avec des variétés sélectionnées la moyenne peut monter à 2,5 ou 3 ton/ha. On distingue les variétés « blanches » de Junin et « jaunes » de Marangani et Sajama. Les aspects phytosanitaires de la plante ne présentent pas de plus grandes complications. La quinoa souffre peu d'attaques de fléaux et de maladies, plus particulièrement quand elle se cultive en association avec le tarwi, les fèves ou le maïs.

La récolte se réalise en arrachant les plantes ou en les coupant avec des faucilles, une technique plus recommandable puisqu'elle évite de transporter la terre qui salit les grains et abîme sa présentation. Après la récolte, il est suggéré de stocker les touffes en airées pour que l'humidité se conserve et facilite le battage. Ce dernier se réalise avec la «batte» ou avec des batteuses saisonnières. Le battage mécanisé offre de meilleurs rendements, qui

peuvent atteindre 500 kilos de grains battus à l'heure.

Le stockage de la quinoa nécessite des lieux secs et bien ventilés, puisque pendant ce temps la maturation des grains se produit, que l'humidité pourrait jaunir.

La haute valeur nutritive octroie à la quinoa une grande demande sur le marché interne et externe. La demande, cependant, est conditionnée à la présentation. Offrir la quinoa lavée, perlée ou en petites feuilles assure une meilleure acceptation et facilite sa préparation en tant qu'aliment.

La demande externe de quinoa a de belles perspectives, mais nécessite un produit soutenu, avec des grains sélectionnés et de bonne présentation. ●

Ricardo Rivera Romero. *Les cultures Andines au Pérou. Investigations et perspectives de son développement.* CONCYTEC/Projet FEAS. Lima, 1995. 417 pp.

## DES RECETTES

### QUINOTTO\*

Bien laver 350 grammes de quinoa en renouvelant souvent l'eau, jusqu'à ce qu'elle soit transparente. Les bouillir de 7 à 10 minutes afin que les grains soient *al dente*. Les égoutter et les mettre dans un moule pour le four. Les

laisser sécher. Dans une grande poêle chauffer 5 cuillères à soupe d'huile d'achiote et faire sauter un grand oignon haché et 2 gousses d'ail à feu moyen jusqu'à ce qu'ils soient tendres. Verser 100 grammes de lard, 250 grammes de champignons et les cuisiner de 2 à 3 minutes. Ajouter ensuite la quinoa cuite à la poêle, accompagnée de ¾ de vin blanc, d'½ tasse de bouillon de crevettes et de 4 cuillères de crème fraîche épaisse. Remuer et cuisiner 5 minutes de plus. Avant de servir, répartir du fromage parmesan et assaisonner avec du sel.

La sauce contient 2 douzaines de queues de crevettes, ¾ de tasse de jus de crevettes, 1 tasse et ½ de crème fraîche épaisse, du beurre et du sel. Pour la faire, on chauffe conjointement le jus de crevettes et la crème fraîche et parallèlement on frit dans une poêle les queues de crevettes dans un petit peu de beurre. Ensuite on jette les queues dans le bouillon. Garnir et verser sur le *quinotto*.

### «CHUPE » DE QUINUA\*\*

Faire fondre 2 cuillères de beurre, 1 oignon coupé en quartiers, 2 gousses

d'ail moulu, une cuillère d'achiote dissoute et 2 litres d'eau. Laisser bouillir, ajouter la quinoa bien lavée. Cuire approximativement pendant 10 minutes. Ajouter 3 pommes de terre pelées et coupées en morceaux jusqu'à ce qu'elles se cuisent, ensuite 100 grammes de fromage blanc frais émietté et ¼ de litre de lait. Retirer du feu. Assaisonner de sel. Saupoudrer de persil haché.



Photo : Miguel Echepare

### QUINUA A LA VIANDE DE PORC\*\*

Faire frire 4 cuillères de beurre, 3 cuillères d'aji coloré moulu, sans pépins ni veines et 2 cuillères d'aji moulu. Ensuite frire ½ kilo de viande de porc en morceaux. Ajouter 1 kilo de quinoa bien lavée et égouttée et verser de l'eau chaude suivant la nécessité en remuant de temps à autre; ensuite ajouter ½ tasse ou 1 tasse de fromage frais ou de parmesan râpé et ¼ de kilo de

cacahuètes grillées et moulues. Toute cette préparation se fait à temps pour qu'elle cuise avec la quinoa, la remuant jusqu'à ce que la quinoa soit bien cuite.

Elle se sert avec des œufs durs hachés comme garniture et des pommes de terre jaunes pelées cuites à l'eau et coupées en tranches comme accompagnement. L'œuf haché peut se garnir d'une poignée de persil et de quelques cercles d'aji en escabèche. On peut aussi préparer ce plat avec des crevettes chinoises macérées la veille.

### QUINUA ATAMALADA \*\*\*

Laver et frotter entre les mains 1 kilo de quinoa, en changeant l'eau plusieurs fois pour enlever l'amertume.

La faire bouillir dans l'eau ou dans un bouillon des pommes de terre jaunes pelées et compléter d'eau ou de bouillon si nécessaire. La quinoa doit être bien cuite et sèche.

Faire étuver 4 cuillères de graisse de porc, 2 grands oignons hachés finement, 2 cuillères d'ail moulu et 2 cuillères d'aji panca coloré sans graines ni veines, bien moulu. De plus, ajouter 1 cuillère de pimenton ou d'achiote pour lui donner de la couleur.

Toute cette préparation se frit et se mélange avec la préparation précédente, en ajoutant ¼ de fromage blanc émietté et ¼ de kilo de cacahuètes grillées et moulues. Saler selon le goût. Ce plat s'accompagne de

beignets salés ou d'une tranche de rôti de porc et d'un œuf frit. On peut aussi l'accompagner de riz en grains.

### MANA DE QUINUA \*\*\*

Bien laver la quinoa dans plusieurs eaux, l'égoutter et ensuite la cuire dans une nouvelle eau. L'égoutter et la cuire à nouveau avec un petit peu de lait pour que la quinoa soit tendre.

Faire bouillir 2 livres de sucre et y verser la quinoa quand le sirop est à point. L'ébullition doit continuer jusqu'à ce que le mélange prenne la consistance d'une bouillie: à ce moment-là réduire le feu et ajouter 4 jaunes d'œuf battus. Remettre au feu pour donner un bouillon supplémentaire aux jaunes, réduire le feu, battre et verser dans un bol tout en saupoudrant de sucre impalpable. Décorer de dragées de couleurs ou simplement d'ajonjoli grillé. ●

\**L'art de la cuisine péruvienne.* Tony Custer. Lima, 2003. 270 pp. facuster@epg.peru.com.pe

\*\**La cuisine péruvienne. Livre de recettes de base.* Compilation de recettes : Annick Franco Barreau. Introduction de Raúl Vargas. Photos : Mylène d'Auriol et Leoncio Villanueva. Peruguia. Lima, 2004, 62 pp. peruguia@terra.com.pe

\*\*\**Le Pérou et ses mets. Un creuset de cultures.* Josie Sison de De la Guerra. Masterfrat. Lima, 461 pp.



# LA MEDECINE SOCIALE

Le médecin Maxime Kuczynski – Godard (Berlin, 1890-Lima, 1967) arriva au Pérou en 1936 et développa dès lors un travail important à l'Institut de Médecine Sociale de l'Université de San Marcos et au Ministère de la Santé. En 1940 il fut envoyé en Amazonie où il a réorganisé la léproserie de Saint-Paul et a écrit des études majeures sur la salubrité publique dans la région, rééditées récemment. Il réalisa aussi des travaux agricoles dans les Andes, réunis dans une autre publication d'édition récente. Ci-dessous, voici des fragments des études introductrices de plusieurs livres.

LA VITA NELL'AMAZZONIA PERUVIANA. OSSERVAZIONI DI UN MEDICO  
Bartholomew Dean\*

Annunciando un'antropologia medica socialmente impegnata per il ventunesimo secolo, che si sforzi di capire le condizioni strutturali che causano la povertà e le patologie del potere, *La vida en la Amazonía peruana* è una dimostrazione maestra dell'interdipendenza della sanità, la patologia sociale e l'economia politica. Forse in nessun'altra parte questo è più evidente che nell'analisi contundente che il dottore Kuczynski-Godard fa della lebbra, malattia che lui vede come una metafora della vita collettiva degli impoveriti abitanti della regione



Maxime Kuczynski-Godard

amazzonica. Ugualmente, la sua analisi della malnutrizione e delle malattie

infettive, come la malaria, la tubercolosi e la parassitosi, è radicata in un profondo intendimento delle origini sociali della malattia e la morbidità umana.

Sei decenni dopo la prima edizione di *La vida en la Amazonía peruana*. *Oservaciones de un médico*, devono essere poste in risalto la scarsità e la qualità degli attuali servizi di sanità nella regione menzionata perché influiscono sull'insieme di opzioni di prestazione di servizi disponibile per i fornitori, e anche perché i servizi attuali sono una fonte di risorse perché le menzionate opzioni si mettano in funzionamento con buon esito. Formulata di solito a Lima, la politica sanitaria per l'Amazzonia è stata molte volte caratterizzata come una messa a fuoco del tipo *triage* per la salute preventiva e si fa funzionare grazie a

campagne basiche d'immunizzazione e di sanità pubblica indirizzate a combattere le epidemie come il colera, la febbre gialla e la malaria. Infatti, faremmo bene a dare retta al sagace consiglio del dottor Máximo Kuczynski-Godard, il quale ha riconosciuto il valore del pluralismo medico, così come i vantaggi di una politica di sanità pubblica sostenuta mediante il contatto diretto e continuo con le comunità indigene e meticce. ●

\* Studi Amazonici, UNMSM Università di Kansas  
M. Kuczynski-Godard. *La vida en la Amazonía peruana. Observaciones de un médico*. Prologo di C. E. Paz Soldán. Introduzione di Bartholomew Dean. Fondo UNMSM/COFIDE. 2ª edizione. Lima, 2004. 237 pp. fondoedit@unmsm.edu.pe

Ce n'est pas une coïncidence que, l'Université Nationale Supérieure de San Marcos – qui, il y a environ 68 années, a eu l'idée d'accueillir le Professeur Kuczynski à l'ancien Institut de Médecine Sociale, aujourd'hui Département de Médecine Préventive et de Santé Publique – soit celle qui maintenant réédite une importante partie de son œuvre dédiée à la description médico-sociale de la population andine. La publication est l'expression d'une préoccupation constante des professeurs et des élèves pour étudier la réalité du pays dans ses manifestations multiples. Le Professeur Kuczynski fait partie d'une liste d'études choisies sur la réalité médico-sociale péruvienne, dont les travaux doivent être analysés avec attention.

Le volume regroupe quatre travaux apparentés : «La Pampa de Ilave et son hinterland», publié en 1944; «Rencontres médico-sociales de « sierra» cordillères et montagnes», de 1945; «Un grand latifundium du sud : une contribution à la connaissance du problème social», paru en 1946 et «La vie à deux visages des paysans d'Ayacucho», diffusé en 1947.

Dans chaque œuvre, Kuczynski sélectionne une population pour des raisons méthodologiques et opératives. On peut dire que ceci lui a permis de rencontrer des situations qui servent de modèle pour décrire la relation entre la santé et la société. Les travaux montrent une unité méthodologique et une complémentarité thématique, à partir desquelles il est possible de déduire l'orientation théorique et pratique de l'auteur.

Les quatre études sont guidées par une hypothèse de travail féconde : la condition sociale des groupes humains conditionne leurs problèmes de santé.

## LES ANDES PERUVIENNES

Ilave-Ichupampa-Lauramarca-Iguaín Investigations andines

Jorge O. Alarcón\*

Mais, cette hypothèse n'est pas seulement un guide méthodologique pour décrire la réalité sanitaire et sociale des peuples andins, mais aussi l'axe de ses propositions de solution. Dans cet ultime sens, le Professeur Kuczynski a été au-delà de la tâche habituelle du scientifique: révéler la réalité. Quand en 1925 les «Etudes sur la géographie médicale et pathologique du Pérou» furent publiées, une œuvre de Sebastián Lorente et de Flores Córdova, José Carlos Mariátegui commenta: «Le problème sanitaire ne peut pas être considéré de manière isolé. Il s'enlace et se confond avec d'autres problèmes péruviens profonds du domaine de la sociologie et de la politique. Les maux, les maladies de la montagne et de la côte, s'alimentent principalement de la misère et de

l'ignorance. Le problème médical, en l'analysant de plus près, se transforme en un problème économique, social et politique. Mais aux hygiénistes distingués, auteurs de *La géographie médicale du Pérou*, cette analyse les laisse indifférents. Leur diagnostic du mal ne peut être que médical.»

C'est au Professeur Kuczynski que revient le dépassement de ce concept. En effet, il pénétra aux racines du problème sanitaire du Pérou et, comme conséquence logique de ses observations et explications, il délimita un plan d'action sanitaire que même aujourd'hui il faut tenir en compte. Donc, nous pourrions dire qu'en plus d'être un scientifique objectif il fut un intellectuel compromis avec sa réalité, ou peut-être fut-

il ce scientifique responsable que la société commençait à réclamer depuis les terribles contradictions de la Seconde Guerre Mondiale.

A partir de cette position on peut déduire quel est le concept de médecine sociale du Professeur Kuczynski, qui aujourd'hui embrasserait plusieurs disciplines: l'épidémiologie, la démographie, la sociologie, l'anthropologie sociale et la santé publique. Kuczynski établit que le sujet de la médecine sociale est la «salubrité», dans le sens du bien-être maximum dont un peuple devrait bénéficier et qui «ne peut s'imposer à une masse réticente et mal préparée pour elle, sinon qui doit être conquise par elle...».

En cela, la médecine sociale au Pérou est intéressée par la raison sociale et économique qui existent chez ces peuples, dit-il, qui sont caractérisés par leur diversité géographique et culturelle.

L'hypothèse que la santé se base sur des déterminants sociaux n'était pas totalement acceptée à l'époque du Professeur Kuczynski, non seulement pour des raisons idéologiques mais techniques. Les théories du 19<sup>ème</sup> siècle qui avancèrent cette idée furent occultées par les succès considérables des explications microbiologiques des maladies de plus grande incidence dans les populations. Le développement postérieur des antibiotiques et des vaccins amena à la conviction que c'était là le bon chemin pour anéantir les fléaux de l'humanité.

Convaincus de ceci, la majorité des scientifiques ont mis de côté l'étude des conditions de vie des populations.

Si bien qu'entre la fin du 19<sup>ème</sup> siècle et les débuts du 20<sup>ème</sup> siècle, des études remarquables sur les relations entre la santé et la société sont apparues, celles-ci ont seulement acquis un caractère systématique grâce au développement des sciences sociales, particulièrement de l'anthropologie. Cette dernière, non seulement offrait de nouvelles théories sinon des armes importantes pour étudier les processus qui caractérisent les populations et leurs liens avec la pathologie qui les afflige. Conscient de ces portées, le Professeur Kuczynski a reconnu que la diversité extraordinaire du Pérou lui a permis de construire un scénario particulièrement apte à observer les relations entre la santé et les conditions de vie.

Cinquante ans après la publication des études du Professeur Kuczynski, cette hypothèse a repris son actualité face à la réapparition de nombreuses maladies et à l'existence de problèmes de santé indubitablement liés à l'organisation sociale et économique, aux déficiences des politiques de santé et aux conduites des hommes. J'ai compris la force des travaux du Professeur Kuczynski, maintenant qu'il est chaque fois plus évident que pour améliorer la santé des individus il faut créer des sociétés plus salutaires. ●

\* Professeur principal.UNMSM  
Máximo Kuczynski-Godard. *Les Andes péruviennes. Ilave-Ichupampa-Lauramarca-Iguaín. Investigations andines*. Présentation de Manuel Burga Díaz. Prologue de Jorge Alarcón V Editeur académique : Jacobo Alva Mendo, fonds UNMSM/COFIDE. Lima, 2004. 363 pp, fondoedit@unmsm.edu.pe



# LES SONS DU PEROU

NOVOLIMA-AFRO ( Indépendiente, 2005)

La très riche tradition de la musique afropéruvienne commence à respirer des airs nouveaux. Le collectif Novalima, dans la ligne de Bajofondo Tango Club argentin et de Nopal Beat de Tijuana de Mexico, fusionne le «panalivio», le «landó» et plein d'autres variantes stylistiques propres à la côte noire du Pérou avec des textures et bases inséparables de la musique électronique. Dans *Afro*, son second disque, Novalima (dont les intégrants sont éparpillés dans le monde y compris à Hong Kong) a pu élaborer un son hybride qui peut séduire autant les amateurs de la musique noire que ceux qui sont séduits par la dynamique trempée de sueur de l'électronique orientée vers les pistes de danse. Idéal pour fanatiques ayant une âme d'explorateur.

MIKI GONZÁLEZ – CHRONIQUES 85-05 (Apus Records, 2005)

L'an dernier, le vétéran González expérimenta une mutation stylistique radicale en tentant sa chance dans la gamme de musique électronique connue comme *chill out*. González combine les délires techno avec ses incursions proverbiales dans les sons ancestraux de l'Ande péruvienne. Si *Café Inkaterria*, le disque en question, a trouvé de forts bons



Miki González. Photo: Archives Caretas.

échos dans la presse péruvienne, nous sommes plusieurs à préférer nous souvenir de son passé de rockeur incendiaire, qui a produit quelques succès radiaux les plus stables de la décade des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix. Cette anthologie est incontournable: ici nous trouvons, par exemple, des classiques aussi indélébiles que «Lola», «Vamos a Tocache» et «Tantas veces», hits de l'indiscutable première explosion appelée «hisparock» au Pérou. Depuis ses débuts dans le rock pop jusqu'à ses incursions dans la musique afrocubaine et dans le blues, la carrière de González fut tellement sinieuse qu'il est difficile de rencontrer de la cohérence dans une anthologie pleine de thèmes si disparates comme celle-ci. Inclus, en plus

de deux thèmes nouveaux, un VCD additionnel avec le plus sélect de sa vidéographie bien remplie.

CEMENTERIO CLUB- *AUN CREE EN LA MAGIA* (Indépendiente, 2005)  
MAR DE COPAS- *DE TIERRA* (MDC, 2005)

La mode des disques «desenchufados» (lire, acoustique) continuent à séduire les rockeurs locaux. A force de travail et de persévérance, Cementerio Club (récent gagnant d'un prix MTV latino en tant que «meilleur nouvel artiste de la zone centrale») et Mar de Copas (la bande indépendante la plus vendue dans l'histoire du rock péruvien) se sont inventés une grande et dévote bande de fans et ces deux disques reprennent, précisément, le meilleur d'une série de représentations en direct dans lesquelles ils cherchent à faire abstraction des mouvements électriques qui caractérisent leurs nombreux enregistrements en studio. Les disques, qui fonctionnent aussi comme anthologies de leurs chansons les plus connues, sont inégaux mais coïncident sur une valeur essentielle et peu fréquente dans les productions locales : l'exceptionnelle qualité de l'enregistrement. Dans Cementerio Club, on découvre la nouvelle version de «Barco viejo » et le cover de « In Between Days », original de la bande anglaise The Cure. Le disque de Mar de

Copas, d'un autre côté, fut édité simultanément avec leur premier DVD officiel, qui comprend l'enregistrement audiovisuel d'un concert acoustique complet et un documentaire qui raconte avec des images exclusives les quasi quinze années de trajectoire du groupe. Ceci en vaut la peine.

LESLIE PATTEN ET RODOLFO MUNOZ- *SANDUNGA, CANTAN LOS TAMBORES* (Indépendiente, 2005)

Dans ce nouvel album hétérogène, la percussion afropéruvienne se confond avec le jazz latino, le son cubain, et de généreux sons antillais pour arrondir un des débuts discographiques des plus intéressants ces dernières années dans le contexte habituellement conservateur de la musique traditionnelle faite au Pérou. Leslie Patten, auteur de quasi tous les thèmes du disque, met à nu un esprit certainement aventureux, avec une interprétation gracieuse, se révélant être une des chanteuses les plus innovatrices de cette dernière génération (elle a à peine plus de vingt ans). Cet album, travaillé en amont avec le multiinstrumentiste péruvien vivant à Paris, Rodolfo Muñoz, est un exercice vigoureux d'éclectisme rythmique qui lui assure ses arrières dans les rubriques incertaines de la Musique Mondiale internationale. Lui prêter beaucoup d'attention. (Raúl Cachay). ●

## AGENDA

LE PEROU: INVITE D'HONNEUR DE LA FOIRE DU LIVRE DE GUADALAJARA

La Foire Internationale du Livre de Guadalajara, un des événements bibliographiques les plus importants au monde après la Foire de Frankfurt, aura cette année le Pérou comme invité d'honneur. La Foire de la capitale de Jalisco permettra de montrer le meilleur de la production bibliographique au niveau national, dans le cadre d'un programme culturel nourri, avec la participation des principaux auteurs péruviens. Simultanément le Pérou développera un programme de manifestations culturelles représentatives. Afin de garantir le succès de la présentation péruvienne dans la FIL, le gouvernement a créé une Commission multisectorielle que préside le Ministère des Relations Extérieures en y intégrant l'Institut National de Culture, la Bibliothèque Nationale, Promperú et Prompex. La Commission gère l'appui important des universités, éditeurs, moyens de communication et entreprises privées avec la proposition de présenter un programme ambitieux, qui sera rendu public à la fin du mois de mai. La FIL se déroulera du 26 novembre au dimanche 4 décembre.

PISCO ET TEQUILA, VILLES SŒURS

Les villes de Pisco et de Tequila, berceau des boissons emblématiques du Pérou et du Mexique, se mirent d'accord pour signer un protocole d'amitié le mardi 15 février dernier. La fraternité manifeste entre les deux boissons renforce les liens ancestraux qui unissent nos pays et ratifie la nécessité de respecter les dénominations d'origine et la qualité et l'authenticité de liqueurs nationales tant appréciées, distillée à partir du raisin et de l'agave, comme nous le savons tous. La fraternité se réalisa peu après le « Jour du Pisco Sour », qui se fête au Pérou le premier samedi de février et précède la Fête des Vendanges à Ica, dont les célébrations colorées s'étendent non seulement à Pisco mais à toute la région où se produit l'eau de vie légendaire.

6<sup>ème</sup> FORUM LATINO-AMERICAIN D'INNOVATION CITED-IBEROEKA

La sixième version de cet important forum se tiendra à Lima du 16 au 18 octobre prochain. Il s'agit de la rencontre la plus importante de l'innovation en Amérique Latine, qui réunit annuellement plus de 400 entreprises.

L'objectif est de générer une ambiance propice à l'échange d'expériences et au dialogue entre entrepreneurs et chercheurs scientifiques et technologiques, qui permette l'identification de projets communs possibles (*joint-ventures*) pour le développement de produits ou et de services innovants.

Annuellement on enregistre autour de 60 projets Iberoeka pour une valeur approximative de 40 millions de dollars.

Le thème de la réunion de Lima sera « Innovations pour une agriculture, un élevage et une alimentation plus compétitive ». On espère la participation de 200 entreprises et investigateurs étrangers et d'un nombre semblable de pairs nationaux. Les péruviens résidant à l'extérieur, avec des entreprises formellement constituées dans leur pays de résidence, peuvent s'incorporer aux projets d'innovation Iberoeka et participer à la réunion à Lima. Pour de plus amples informations contacter le Conseil National de Science et Technologie au Pérou, CONCYTEC, Oficina de Innovación et Prospectiva Tecnológica. Personne ressource : Ing. Fernando Ortega. Téléphone : 225-1150 Annexe 150. Email : [fortega@concytec.gob.pe](mailto:fortega@concytec.gob.pe). ●

### CHASQUI

Le Courrier du Pérou-  
Bulletin Cultural

#### MINISTÈRE DES RELATIONS EXTÉRIEURES

Sous-Secrétariat de Politique Culturelle  
Extérieure

Jr. Ucayali N° 337 Lima – Pérou

Téléphone : (511) 311-2761

Fax : (511) 311-2762

Courriel : [postmaster@rree.gob.pe](mailto:postmaster@rree.gob.pe)

Web : [www.rree.gob.pe](http://www.rree.gob.pe)

Les auteurs sont responsables de leurs articles.  
Ce bulletin est distribué gratuitement par les  
missions péruviennes à l'étranger.

Traduit par:  
Jacqueline Pinzas Stoll

Impression:

#### REPERTOIRE D'ENTREPRISES

##### PROMPERÚ

Comission de Promotion du Pérou  
Calle Oeste N°50 Lima 27

Tél. : (511) 224-3279

Fax : (511) 224-7134

E-mail: [postmaster@promperu.gob.pe](mailto:postmaster@promperu.gob.pe)

Web : [www.peru.org.pe](http://www.peru.org.pe)

##### PROINVERSIÓN

Agence de la Promotion pour l'Investissement  
Pasea de la República N° 3361

Piso 9-Lima 27

Tél.: (511) 612-1200

Fax : (511) 221-2941

Web : [www.proinversion.gob.pe](http://www.proinversion.gob.pe)

##### ADEX

Association d'Exportateurs

Av. Javier Prado Este N° 2875-Lima 27

Tél.: (511) 346-2530

Fax: (511) 346-1879

E-mail: [postmaster@adexperu.org.pe](mailto:postmaster@adexperu.org.pe)

Web : [www.adexperu.org.pe](http://www.adexperu.org.pe)

##### CANATUR

Chambre Nationale de l'Industrie et du  
Tourisme

Jr. Alcanfores N°1245-Lima 18

Tél. : (511) 445-251

Fax : (511) 445-1052

E-mail: [canatur@ccion.com.pe](mailto:canatur@ccion.com.pe)

NISSAN

LA CULTURE CHANGE LE FUTUR

 Maquinarias

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF AU PÉROU

**PETRO PERU** 

AU SERVICE DE LA CULTURE



## CONCERT METISSE

# LES CATHEDRALES DE PUNO

Un volume impeccable\* à charge du célèbre spécialiste Antonio San Cristóbal – sacerdote espagnol résidant depuis de nombreuses années dans notre pays – rend compte minutieusement d’un des trésors de l’altiplano de Puno: l’architecture religieuse particulière de ses temples les plus grands de la période vice-royale. Voici des fragments de la rencontre difficile, douloureuse mais splendide des sensibilités andines et occidentales.

La connaissance complète et intégrale des portails façonnés de la grande région de Puno a cerné toutes les implications qui les concernent. Depuis longtemps, il s’avère nécessaire d’analyser leur composition architectonique, stylistique et décorative. Mais la connaissance qui se limita à les décrire ne serait pas exhaustive sans les interprétations historiographiques que quelques auteurs ont proposées à son sujet.

Les analyses exposées dans ce livre dédié aux portails mentionnés ont dissipé, en ce qui les concerne, la validité de la thèse historiographique aprioriste qui situe l’apparition de l’école architectonique rayonnant à partir de là jusqu’à la zone rurale environnante.

Il coexiste dans plusieurs églises de l’altiplano de Puno trois groupes de portails vice-royaux, précieux, diffusés dans la région selon le schéma que nous avons dénommé *la dispersion*. Le groupe de portails de Lampa-Ayaviri-Asillo est réclus dans une zone différente et loin de celle des autres groupes de Puno, et ces deux autres groupes enfin se superposent dans la même région de Colloa, coïncidant des fois dans les mêmes églises, comme c’est le cas de San Juan de Juli, Santa Cruz de Juli et San Pedro de Zepita.

La vision historique du chercheur voit surgir ces groupes de portails de Puno selon trois périodes consécutivement discontinues par de longues étapes d’inactivité créatrice. Nous les classons de la manière suivante:

\* La période initiale des portails renaissants façonnés des premières décades du 17<sup>ème</sup> siècle.

\* La période des portails-rétables baroques construits à Lampa-Ayaviri-Asillo dans la seconde étape intermédiaire, entre 1690-1710.

\* La troisième période finale des portails planiformes façonnés à Juli-Pomata-Zepita pendant la seconde moitié du 18<sup>ème</sup> siècle.

Ce sont les portails de Puno dans leur individualité qui sont les manifestations les plus valorisées de l’architecture façonnée pendant ces trois périodes. Ils forment part, néanmoins, d’un ensemble qui présente des caractéristiques différentielles dans chaque groupe temporel, de la manière suivante:



La Cathédrale de Lampa.



Un détail de la Cathédrale de Puno.



Le portail principal de la Cathédrale de Ayaviri.

En premier lieu l’architecture renaissante de la période initiale apporte à la région de Puno l’ensemble intégré

par la plante gotico-isabeline des églises, le parvis courbé entouré de l’espace extérieur, une tour de glaise de hauteur

quelque peu pyramidale- située à un coin du grand parvis- et les portails levés en un seul corps couronné d’un incontournable fronton triangulaire.

Dans la seconde période, discontinuée de la renaissance, dans les églises de Lampa-Ayaviri-Asillo se rejoignent conjointement la plante baroque de la croix latine aux larges bras externes et la traverse de larges bras externes, les clochers jumeaux de la tour levés aux côtés du mur, des pieds encadrant la grande porte-rétable et avec eux le dessin de la façade baroque : les tours jumelles-porte rétable, recouvertes de voûtes en berceau et une demi-orange sur le centre de la traverse. Simultanément au travers d’autres églises renaissantes les tours de pierre de différents modèles, d’une traite au côté du mur des pieds, accompagnent les archaïques portails renaissants, mais sans former avec eux la grande façade unitaire.

Mettons brillamment en évidence le troisième groupe régional, chronologiquement tardif, des portails planiformes. Avec eux, quelques églises «collavinas» réassument, par reconversion interne, la plante de la croix latine à partir de l’archaïque gotico-isabelin – comme cela s’est passé à San Pedro de Zepita et San Juan Batista et Santa Cruz de Juli – et ils ajoutèrent, accompagnant les portails planiformes dans le mur des pieds, le clocher à la tour unique qui, pour être unique et être loin des portails, ne contribue pas à former la façade baroque.

Les habitants de l’altiplano de Puno sont les détenteurs d’une tradition culturelle riche et variée. La conception religieuse de la vie fut assimilée par les voisins des premières réductions limitrophes depuis le commencement de l’évangélisation, en même temps qu’ils trouvèrent de la consistance visible dans les formes de leur urbanisme simple et dans la corporéité robuste de leurs églises. Elles constituent un patrimoine artistique et architectonique admirable qu’il est impératif de conserver. ●

*Puno: splendeur de l’architecture du Vice-Royaume.* Textes d’Antonio San Cristóbal et photographies de Daniel Giannoni. Peisa, Lima, 2004. 186 pp. [peisa@terra.com](mailto:peisa@terra.com)